

Le Libertaire

TÉLÉPHONE: 422-14

HEBDOMADAIRE

A l'instant qu'un peuple se donne des représentants, il n'est plus libre : il n'est plus.

J.-J. ROUSSEAU.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. "
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

AUX CAMARADES

Avec le numéro dernier, le Libertaire entrera dans sa dixième année.

Dix ans de lutte, dix ans de combat au cours desquels notre organe a connu toutes les vicissitudes, subi tous les ennuis incomptes dans notre monde bourgeois aux libres, à ceux qui ne veulent point être un numéro du troupeau social.

Le Libertaire, durant ces dix années a soutenu maintes persécutions. Les forces coercitives de la société capitaliste, unies contre lui, ont souvent tenté de l'étrangler. Persécutions poursuivies, emprisonnements, rien ne lui fut épargné.

Néanmoins, le Libertaire est toujours sur la brèche. Il est vrai que ce n'est pas sans peine. Aussi, nos camarades ne trouveront pas mauvais que nous fassions appel à eux. Non pas que, modernes Belisaïres, nous voulions ou mendiquions quelques sous par-ci ou par-là.

Nous l'avons déjà dit, le meilleur moyen de venir en aide au Libertaire, c'est de le faire lire. Que ceux qui croient à son utilité le répandent, le fassent acheter et lui trouvent des abonnés nouveaux.

Ce faisant, ils auront agi et pour notre journal et pour la propagande à laquelle il s'est voué.

LE MONOPOLE
DE
L'Abrutissement Officiel

Actuellement le monopole de l'enseignement est réparti entre certaines personnes autorisées par la loi à enseigner tout ce qui n'est pas défendu. Une école s'ouvre si elle n'est pas interdite en vertu de certains articles du code ou si elle est tolérée par l'arbitraire gouvernemental.

Les résultats de cet ENSEIGNEMENT AUTORITAIRE sont les suivants :

— Des générations de brutes se succèdent, dressées dès l'enfance à considérer les iniquités sociales comme nécessaires ou fatales et l'organisation actuelle comme intangible dans un avenir proche.

— On apprend aux malheureux à déléguer à d'autres le droit d'être heureux à leur place. On charge certains malheureux d'empêcher ceux qui ne mangent pas assez de déranger ceux qui mangent trop.

— L'abrutissement est devenu automatique et mutuel. Les parents, les maîtres, les politiciens abrutis eux-mêmes, abrutissent les autres à leur tour ; fabriquant sans relâche la chair à canon, la chair à patron, la chair à boxon, la chair à prison.

Il sagit d'apporter un remède à cet état de choses.

Ce remède, les politiciens croient l'avoir trouvé : c'est LE MONOPOLE DE L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL.

Tout va changer désormais.

Désormais, les générations successives, au lieu d'être abruties selon des formules diverses, seront abruties conformément à une formule unique, individuelle, sacrée, légale et revêtue de l'estampe officielle.

Désormais, l'Etat ne laissera qu'aux larbins à sa solde, le soin de préparer des brutes d'un même modèle. La devise des écoles publiques « Ici l'on abrutit » deviendra « On n'abrutit qu'ici ».

CAMARADES ABRUTIS

Au lieu de nous demander par quoi nous devons être abrutis, il serait intéressant d'examiner de quelle façon nous pourrions nous y prendre pour ne pas être abrutis.

Nous croyons qu'il s'agit seulement, pour nous, d'étudier à notre guise les moyens d'arriver à vivre tous une vie normale.

En face de l'enseignement autoritaire simple ou multiple, nous voulons un ENSEIGNEMENT LIBRE véritablement. En face des abrutissements officieux et officiels (parents, maîtres, politiciens, prêtres, chefs et patrons), nous voulons établir des milieux où librement on enseignera ce que l'on croira être la vérité.

Peu nous importe que d'autres enseignent ce que nous croyons être l'erreur. Nous avons confiance dans la logique et non dans les gendarmes.

Pour accumuler les connaissances scientifiques, la seule expression des idées a toujours suffi : quand toutes les idées peuvent être exprimées, celles qui sont justes se sélectionnent.

La science sociale est une science comme une autre. On organisera le bonheur humain quand on aura déterminé les mouvements à faire à cet effet et non pas quand on aura imposé par la force des appréciations qui peuvent être fausses.

Il importe, non pas que les hommes aient telle ou telle opinion, mais qu'ils aient une opinion après s'être livrés au LIBRE EXAMEN

Paraf-Javal.

Tout ce qui précède sera longuement développé dans une réunion dont la date et le lieu seront annoncés dans le prochain numéro.

Nous reprendrons ici la semaine prochaine la suite de « L'organisation du bonheur », dont le chapitre premier est terminé.

LIGUE DE LA RÉGÉRATION HUMAINE

Lundi 16 novembre à 8 h. 1/2 du soir

HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES

8, rue Danton, 8

CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

SOUS LA PRÉSIDENCE DE Mme NELLY ROUSSEL

AVEC LE CONCOURS DE :

SEBASTIEN FAURE

ET DE LAURENT TAILHADE

Sujet traité :

Le problème de la population

Prix des places : Réservées, 2 fr. Parterre, 1 fr. Galeries, 0 fr. 50.

Nous ne voulons plus d'Armées

« Ce ne sont que les congrès socialistes internationaux qui préparent le désarmement en préchant la désertion aux heures de la mobilisation ».

Cette phrase lapidaire prononcée au cours du récent congrès des Jeunesse laïques, a mis en mauvaise humeur tout ce que la presse nationalarde compte de professionnels du respect de l'armée. Les vivelarmistes à gages, les revanchards à deux sous la ligne, déversent tout au long des colonnes de leurs feuilles immondes, toutes les sottises payées dont ils ont coutume d'émailler leur presse asinaire.

Il n'est pas d'inépties dont ils nous fassent grâce. Il n'est pas de clichés auxquels nous puissions échapper. Patrie, drapeau, discipline et patati et patata...

On nous parle même de la reprise de

l'Alsace-Lorraine. Serait-ce nous qui l'avons perdue ou les froussards qui, parvenus à la sénilité, veulent aujourd'hui nous repasser un héritage devenu embarrassant.

La reprise de l'Alsace-Lorraine, les intéressés, eux-mêmes, n'y songent point. Allez donc demander à ceux qui resteront là-bas s'ils veulent redevenir français. Quant à ceux qui quitteront le pays qu'ils habitaient pour venir en France, ils ne tiennent nullement à retourner par-de-là les Vosges.

Non seulement nous ne voulons point reprendre l'Alsace-Lorraine ; mais nous ne voulons plus d'armées.

Les brutes à panaches auront beau nous raconter des petites histoires dans le genre d'icelle :

« Qui va s'occuper de toi, de tes habilllements, de ton coucher, de ta soupe, de ton bien-être, si ce n'est ton capitaine ?

« Aime-le, ton capitaine, aussi tous tes officiers, qui tous les jours, d'un bout de l'année à l'autre, et pendant de nombreuses années, se dévouent pour quelque chose de plus grand que les individus : pour la Patrie ! et qui ce qui n'est pas banal — assureront vie et sécurité même à leurs insulter. »

Nous ne marchons pas ! Nous savons à quoi nous en tenir sur la vie de caserne, sur les sentiments paternels des galonnés, sur le militarisme dans son ensemble enfin,

Nous ne voulons plus d'armées, et tous nos comportements tendent et tendrons à faire que cette survie des temps périlleux et barbares ne soit bientôt plus qu'une page maudite de l'histoire douloureuse de la douillette humaine.

Louis Grandidier.

LE MILIEU LIBRE

Camarades du *Libertaire*, J'avais pourtant été très explicite dans ma dernière lettre.

Je demandais la publication dans son entier des comptes du Milieu Libre, de plus le camarade Méo, avait je crois à sa dernière visite au *Libertaire*, insisté sur ce point, en disant : « On ne vous fera pas grâce d'une peau de lapin. » Cela avait été accepté par vous.

Aujourd'hui, changement de décors. Vous ne voulez que le bilan général.

Or, il y a trois raisons pour lesquelles je n'accepte pas ce procédé :

La première, parce que j'en publirai des chiffres en bloc, il sera encore facile d'engager tout à son aise, en les accusant de fausseté, ce qui ne peut se produire dans le détail.

La deuxième, parce que les camarades qui nous ont aidé par leurs versements et leurs achats constateront ainsi la rigoureuse exactitude des livres, et pourront, au cas contraire, faire leurs réclamations.

Et enfin, la troisième, parce qu'en me fermant ainsi la porte, il ne me sera pas permis d'expliquer, chaque fois que cela sera nécessaire, la nécessité des achats ou des ventes.

De plus, un bilan ne prouve rien ; nombreux de sociétés véreuses maquillent ainsi leur Actif et Passif, chose qui ne peut se produire avec la vérification du détail et des livres.

D'ailleurs, la conclusion de ce travail sera nécessairement le bilan, que tous auront pu suivre dans sa marche.

S'il y a du retard dans cette publication, la faute n'en est pas à moi, mais à vous, qui changez de système ou gardez un trop long silence.

Almanach Illustré du "Libertaire" pour 1904

SOMMAIRE

TEXTE : Calendrier grégorien et calendrier libertaire. — Les calendriers. — L'origine du nom des mois. — Les saisons. — Ce que nous croyons les gouvernements. — Modernes Bastilles. — Le premier martyr de la libre-pensée. — Quelques grands hivers. — Notre fortune monétaire. — Quelques salaires féminins dans les centres miniers. — Le coopérativisme. — Considérations sur la tuberculose.

L'Almanach illustré du *Libertaire*, pour l'année 1904, est en vente dans nos bureaux. Prix : 30 centimes, par poste, 40 centimes.

L'Almanach illustré du *Libertaire* sera déposé aussi dans toutes les gares. Nous prions nos amis de l'y réclamer.

L'Almanach illustré du *Libertaire* fut, l'an dernier, l'œuvre d'André Vedeaux, pour le texte, et du dessinateur Lebasque, pour l'illustration. Cette fois, le texte est de LOUIS GRANDIDIER et les dessins sont de JULES HENAUT.

lose dans l'armée. — Les grèves en 1902. — L'action syndicale. — Dédié aux commissions d'hygiène. — Le suicide dans l'armée. — L'action syndicale etc.

Six dessins : La grande ombre. — Mauvaises herbes sociales. — Cela viendra. — Le canard. — J'aime encore mieux ça que Biribi. — Grévistes et patrons.

L'Almanach illustré du *LIBERTAIRE* pour 1904 est en vente partout pour 30 centimes.

Francement Beylie en exige trop.

Aussi, il faudrait pour le satisfaire, que : 1^o le *Libertaire* publie toutes les sommes — sous par sou — encaissées ou dépensées depuis le 1^{er} juin jusqu'au 1^{er} novembre, (cette publication, on le comprend, exigerait un temps fort long).

2^o le *Libertaire* insérât toutes les réclamations provenant des adhérents, souscripteurs et clients. Nous voulons bien admettre qu'il y en aurait peu. Néanmoins, il nous faut bien prévoir qu'il s'en produirait, puisque Beylie lui-même admet cette éventualité.

3^o le *Libertaire* insérât toutes les explications que Beylie — et d'autres aussi, sans doute — jugeraient indispensables à la justification des opérations.

Eh bien ! si nous commettions l'étoffe de consentir à ces exigences, nous n'en finirions jamais. Dans six mois, dans un an peut-être, nous ne serions pas plus avancés qu'à l'heure actuelle.

Pourquoi ne pas demander la nomination d'un Commissaire d'enquête ou la constitution d'un Comité de Contrôle ? Ce serait le plus sur moyen d'enterrer définitivement l'affaire !

Beylie ajoute : « de plus, un bilan ne prouve rien ; nombre de sociétés véreuses ma-

(1) Sic.

« quillent ainsi leur Actif et Passif, chose qui ne peut se produire avec la vérification du détail et des livres ».

Encore ! Mais c'est à désespérer de nous faire comprendre ! Où, quand, en quels termes le *Libertaire* a-t-il dit, voire insinué, qu'un rapprochement quelconque serait à faire entre le *Milieu libre de Vaux et une société vénueuse* ?

Jamais,

Dès lors, pourquoi cette instance, si ce n'est peut-être pour déplacer la question ?

Beylie nous paraît d'une naïveté rare, quand il avance que la vérification du détail et des livres est inconciliable avec le maquillage d'un bilan. Il se trompe grossièrement ; les sociétés vénues qui maquillent leur bilan ont bien soin de maquiller également le détail et les livres, ceux-ci étant comme la matrice de celui-là, et le maquillage des livres n'étant pas plus malaisé que celui du bilan.

Pour la dernière fois, nous écrivons : le *Libertaire* est neutre, il entend garder cette attitude. Il n'est ni pour approuver ou justifier systématiquement, ni pour blâmer ou attaquer de parti-pris les opérations du milieu libre de Vaux.

Mais il a le droit de tirer au clair une situation qui intéresse d'autant plus directement les camarades que nombre de ceux-ci ont personnellement soutenu cette tentative.

Il a le droit de s'informer et de renseigner ses lecteurs sur une entreprise présentée publiquement comme un essai de communisme pratique.

Ce droit, le *Libertaire* est bien décidé à l'exercer.

Il s'agit tout simplement de savoir si oui ou non la situation de cette colonie est prospère ; si oui ou non, il est permis d'en attendre raisonnablement d'heureux résultats ; si oui ou non il convient aux camarades de continuer à cet essai le concours matériel et moral qu'ils ne lui ont pas marchandé.

Toute la question est là. Le rôle du *Libertaire* est donc de renseigner impartialément ses amis. De ce rôle, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, nous ne sortirons pas. S'il plaît à Beylie de nous renseigner, tout de même ! S'il persiste à recourir à des moyens dilatoires, tant pis !

Nous nous passerons de lui. C'est lui qui l'aura voulu.

En deux heures, il peut nous fournir le bilan-situation que nous lui avons demandé. Nous lui donnons, non pas deux heures, mais toute une semaine.

Ce n'est point une mise en demeure, mais une loyale invitation.

On reconnaîtra que nous y mettons du notre ; à lui d'y mettre du sien.

Quant au camarade absent actuellement qui a bien voulu se charger, au *Libertaire*, du travail à faire, il se fera connaître s'il lui plaît.

Les chiffres ne sont pas des dissertations. Si celles-ci gagnent ou perdent à être siégées, ceux-là, purement objectifs, peuvent se passer de signataire.

Donc, à la semaine prochaine.

des, qu'on eut dit empruntées à d'Adelward.

La croupe du bonhomme adipeux ayant fait sensation, un rédacteur de l'*Action* publiait le lendemain un spirituel article dans lequel l'eunuque inverti de Pantin s'assied. Plutôt que de se taire et cacher son socialisme en l'ombre propice des sacrifisties, il éprouva le besoin de tirer vengeance judiciaire de ce sale journaliste.

Jusqu'ici, rien d'illogique, n'est-ce pas ? la robe longue ou courte des sacrifisties cousine volontiers avec la toge à quoi elle ressemble. Mais où la stupide et glorieuse partialité ordinaire des châts-fourrés se manifeste splendide et radie, tel un soleil de pleurterie, c'est dans l'accusation dont a bénéficié l'*Action*. Nul, après requisitoire et plaidoiries, nul dis-je, y compris le tribunal, ne doutait que ce fut bien du beau callipyge qu'il avait été question dans l'article ; mais l'avouer c'était devoir condamner suivant les ineffables convenances judiciaires ; or, les juges ne voulaient pas condamner la ministérielle *Action*. Bravement ils se sont bouchés les yeux et ont déclaré ne pas pouvoir reconnaître le plaignant dans le portrait ou tout le monde l'avait vu sans hésitation. Et sur cette jésuite mesquine ils ont acquitté !

Entendons-nous bien ; tant mieux pour nos confrères ; le raticheusesque individu méritait cette leçon, toutes choses convenues ; mais, puisqu'il y a soi-disant justice pourquoi n'en faire pas bénéficier chacun ? Parce que les messieurs du Palais jugent et condamnent pour et en faveur du pouvoir qui les nourrit du foin de son excellent atelier. Aussi, pour que les « gens raisonnables », comme dirait Paraf-Javal, voient qu'en leur parlant de la justice égale pour tous leurs maîtres se paient leur tête, ou plutôt la leur font payer et bigrement cher. Enfin, peut-être aussi pour qu'un beau jour il prenne envie aux moutons trop tondus de ficher leur pied au derrière des pasteurs malfaïsants. C'est la grâce que je vous souhaite, comme l'eût préféré avec joie le marguillier concupiscent.

Eugène Lericolais.

LIBERTÉ DE L'ÉTAT

Félicitations à M. Lintilhac. Celles que lui ont adressées ses collègues du Sénat et celles qu'il se fait prodiguer par des reporters ne suffisent point : il me plaît d'y joindre les miennes, ponctuées d'ironie. Bravo ! j'aime les hommes comme cela ! M. Lintilhac ravit mon âme ; il est admirable, tout simplement.

Il est partisan du « monopole » ; il veut y parvenir, et pour cela il ne va pas par quatre chemins : il affirme nettement le « droit » de l'Etat, sa suprématie absolue sur l'homme, il dit : « Je pense, pour ma part, que plus un citoyen aliéné de sa liberté au profit de l'Etat, plus il se montre républicain. » Ce qui est bien possible. Et il cite à ce propos saint Paul, Aristote ; citer Aristote, saint Paul fait toujours bien.

Aristote, messieurs, disait : « Aucun citoyen n'appartient à lui-même, tous appartiennent à l'Etat... »

Saint Paul disait... (Saint Paul, le même qui affirmait la fatalité éternelle de l'esclavage)... c'est l'enseignement qui fait la foi ; nous voulons qu'il fasse la foi républicaine.

Il n'est pas mauvais que de pareilles paroles retentissent à une tribune parlementaire, car elles montrent, clarifie et mise au point, la pensée de nos gouvernements.

Avec M. Lintilhac, dont la franchise se

ressent de son origine auvergnate, nous sortons de toutes les délicatesses dont les membres du bloc, coutumier, masquent leur pensée ; finies les hypocrisies, les demi-paroles : la pensée est nette, brûlante.

Les applaudissements qui ont scandé son discours ont prouvé que cette pensée était bien celle de toute la majorité, et qu'il résume excellemment l'idée démocratique : le plus singulier n'est pas sans doute que M. Lintilhac ait dit ce qu'il a dit, — c'était son droit de le dire, — mais que ses collègues de la majorité l'aient applaudi, non sans, d'ailleurs très logiquement, voter contre...

Et ! quoi ! ces gens prétendent vouloir la liberté, ils sont républicains, démocrates, libres penseurs.

Ils ne perdent aucune occasion de dire qu'ils sont anticléricaux et qu'ils veulent la ruine de l'Eglise, mais ils applaudissent à la déclaration d'un homme qui affirme la suprématie de l'Etat-Dieu et veut mettre tous les citoyens, de plus en plus sous sa tyrannie.

Ils veulent apposer autel contre autel, ils veulent faire de la foi dont parlait Saint-Paul, « la foi républicaine. »

Pourquoi s'affirment-ils, anticléricaux et pourquoi se réclament-ils de la liberté ?

Les chrétiens dont Saint-Paul était, n'agissaient pas autrement. Ils voulaient rendre les hommes esclaves du dogme, de l'absolu, et ils proclamaient que l'Homme n'était rien, que Dieu était tout.

Les républicains à la Lintilhac veulent rendre les citoyens esclaves de l'Etat et c'est la nation cristallisée en Parlement qui est, pour eux, tout.

Où est la différence ?

On pourrait dire que les uns veulent soumettre l'individu à une force spirituelle, à un pouvoir opposé venu d'en haut, à un mode supérieur, c'est sur ce mode que l'individu doit régler toutes ses actions et toutes ses paroles, que les autres veulent assujettir les actions et les paroles de l'individu à un pouvoir prétendu d'en bas.

Mais l'un et l'autre de ces pouvoirs, comme tous les pouvoirs, en veulent à l'individu, cherchent à l'envelopper, à le ligotter, à le plier à ses modes et à ses règles...

D'un côté, comme de l'autre, c'est toujours la règle collective, la norme établie à laquelle il faut se soumettre. Et si l'on ne s'y soumet pas, on devient passible des mêmes objurgations, des mêmes anathèmes ; on est mauvais chrétien ou mauvais citoyen, on ne remplit ses devoirs envers Dieu ou envers l'Etat.

L'Eglise, dira-t-on, défend toutes les libertés ; l'Etat nous en accorde quelques-unes, mais il ne se vole jamais, l'Etat ; il ne nous accorde jamais que les libertés qui ne lui nuisent pas, et il le proclame naïvement lui-même ; tout ce qui n'est pas défendu est permis et ce qui est permis, c'est ce qu'il permet ; c'est le bien public, et le bien public, c'est le mien, le vôtre, au fond celui de l'Etat.

Quand l'Etat nous donne des libertés, il se les accorde à lui-même.

M. Lintilhac, vous avez raison de demander à grands cris le monopole et vous dites : le monopole, c'est la liberté ; en effet, c'est la liberté de l'Etat.

C'est la liberté de l'Etat que vous voulez ; c'est la voire, comme l'Eglise veut la liberté de l'Eglise, ce qui est juste.

Sainte-Mère l'Eglise demande sa liberté.

Saint Père l'Etat dit : non pas, je ne connais que la mienne.

Une et l'autre nous sont également haïssables et au même titre, car toutes les deux ambiencent celle de l'individu...

Félicitations à M. Lintilhac, pourtant...

Paul Costel.

BALLADE ROUGE

MOUCHARDS !

Nous verrons se dresser bientôt l'humanité contre les infâmes, les bassesses, les mensonges, contre le crime voulu par toutes vos lâchetés, ô mouchards excrement des sociétés immondes.

Vos faces inhumaines, vos gestes assassins, votre marche hypocrite, vos viles attitudes vous désignent au sort de ces êtres malins, qui cherchent à gangrener partout nos multitudes.

Vous vous êtes façonnés les âmes les plus serviles pour ramper chaque jour vers les coups des tyans et pour lécher leurs pieds en un acte imbécile qui sait vous rendre indigne des mondes existants.

Vous êtes inutiles et vous êtes nuisibles, votre pain ne s'obtient qu'au prix des vilenies et vous êtes les forgerons des calomnies terribles dont naissent les victimes de vos ignominies.

Vous êtes les suppôts, des maîtres oppresseurs qui vous savent toujours prêts aux corvées salissantes qui repougnent encore à leurs mains rougisantes du sang des misérables qu'ils ont tués au labour.

Vous êtes la tarie qui souille et corrompt notre monde, la tarie que le despote voulut pour l'exploiter, la fare sous laquelle tant d'énergies succombent et qui fait de la fille souvent une prostition.

Parasites qui sucez le sang des travailleurs, qui voulez étouffer l'idéal des penseurs, les sciences, les progrès, les vérités nouvelles ; barrières ténébreuses des aubes fraternelles, assassins des révoltes qu'engendrent l'oppression ; contre tous vos fléaux tueurs des libertés, toutes les calamités de votre prostitution, tous les meurtres voulus par vos forces crapuleuses, pour détruire votre race inique et cancreuse nous saurons soulever bientôt l'humanité.

Emile Bans.

L'ÉCOLE DES AMBITIEUX

Les ambitieux qui ont une valeur personnelle, comme César et le premier Napoléon, n'ont jamais été qu'en petit nombre. La plupart d'entre eux n'ont ni capacité, ni génie, mais ils n'en sont pas moins dévorés d'un désir insatiable de la toute puissance et des prérogatives qui en dérivent.

Ils ne valent pas mieux du reste les uns que les autres parce que leur orgueil ne peut triompher que par l'écrasement non seulement de leurs compétiteurs, mais encore de tous ceux dont ils soupçonnent la clairvoyance ou qui, sous une apparence quelconque, portent ombrage à leurs desseins.

N'est pas ambitieux qui veut. Il ne suffit pas, pour le devenir, que les circonstances le favorisent, il faut surtout qu'il n'ait ni conscience ni scrupules ; qu'il se serve indistinctement de tous ceux qu'il entoure (parents, femmes, amis, coreligionnaires) pour arriver à ses fins.

La sensibilité est un hors-d'œuvre et un danger pour l'ambitieux ; la duplicité un besoin ; il ne doit pas avoir honte de renier ses antécédents, de chanter la pafinodie.

Pourvu qu'il arrive, tout le reste lui est différent ; il trouvera les poitrines humaines à l'instar d'un boulet de canon, pour arriver au but qu'il convoite ; l'orgueil est sans pitié.

Observez attentivement la conduite des arrivistes. Tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, en feignant de rapporter tout aux autres, n'a jamais trait qu'à eux-mêmes. S'ils réclament le concours d'autrui pour une action commune, ils ne manquent jamais de s'en assurer exclusivement le bénéfice et les honneurs.

Il n'y a qu'une espèce d'individus qu'ils essaient d'élever à leurs côtés, ce sont ceux dont ils connaissent par expérience l'indignité et l'incapacité ; ils les accablent d'autant plus de louanges que ceux-ci n'en méritent aucun et qu'ils les jugent dignes du plus profond mépris ; mais plus ils auront des preuves de leur ignominie et plus ils s'efforceront de les éléver haut ; ils ne redoutent aucune comparaison avec ces médiocrités à qui ils confient naturellement les premiers rôles.

Cette manière d'agir prouve, sinon aux intéressés qui ont un bandeau sur les yeux, du

1

ESSAI

SUR

L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAUX

A propos de solidarité, nous avons invoqué le sentiment de reciprocité. Il faut entendre que la reciprocité ne se mesure pas à l'échange identique et direct de bons procédés ou de bons offices. L'équivalence préside à l'acte de reciprocité et non l'égalité, et le mot équivalence signifie, moralement parlant, proportion selon les ressources. Puisque nous évitons de dénaturer le sens des mots, il nous faut déshabiter de la notion de reconnaissance égale et identique, voire consubstantielle à l'objet qui l'inspire, selon laquelle nous concevons vulgairement la reciprocité. La tolérance de la justice se plait à d'autres générosités...

Suis-je fortuné, suis-je doué d'une capacité émotive exubérante, disposé-je de ressources physiques, intellectuelles ou morales abondantes ? Je me dépense abondamment. Attendrai-je de mes « obligés » le retour exact de mes libéralités ? Ainsi qu'un marchand, tiendrai-je commerce de délicatesses et de galanteries, achèterai-je bon marché pour revendre cher, établirai-je le bilan de mes recettes et de mes dépenses affectives, le grand livre de mes intérêts solidaristes ? Hé ! cet état d'esprit, cette manière d'industrialiser la solidarité ressemblerait, à s'y méprendre, à l'égoïsme ou à l'altruisme dont nous avons qualifié les mouvements sordides ou les mobiles suspects. Et d'ailleurs, comment équilibreraient un échange d'intérêts moraux ? Quel économiste fera la théorie de la valeur nouvelle et de la nouvelle plus-value ?

Pour pouvoir mesurer la reciprocité absolue, il faudrait que les mêmes faits, les mêmes circonstances, les mêmes dispositifs se reproduisent identiquement, se superposent mathématiquement... Doit-on quelque chose de plus aux parents, par ex-

emple, qu'on ne doive à n'importe qui vous oblige ou vous désoblige, sans arguer de devoirs exceptionnels et de sentiments de respectabilité proclamés trop naturellement pour n'être point un peu hypocrites ?

La transmission de la reconnaissance s'opère des descendants aux descendants sans qu'une génération puisse jamais s'acquitter envers la précédente — et ce, pour cause d'extra-contemporanéité. Mais, argumentera le père, je t'ai élevé, tu me dois ce que tu es ? — Ce que je suis n'est peut-être pas ce que l'aurais voulu être... Peut importe. Mais, est-ce qu'à mon tour je n'élève pas mes enfants ? J'en ai trois, je suppose, et ce que je ne suppose plus mais affirme, c'est qu'ils ont des droits avant d'avoir des devoirs... tu ne m'as élevé qu'une fois, toi ; ainsi, je ne te devrais pas ta gratitude ?... mes enfants, eux, m'en devraient trois ?...

Allons, laissons là le nombre des gratitudes dont nous sommes débiteurs ou créateurs, biffons de nos coeurs ces calculs indigènes et tenons-nous la main plutôt ; ne blasphemons pas la justice qui est d'éducation libertaire, donc équivalente et solidaire !

On entend encore ce lieu commun qui se rattache à cette discussion générale : « La liberté de soi est limitée par la liberté des autres. » Comme la plupart des clichés débités présomptueusement par la sagesse des nations, celui-ci décale une philosophie sommaire.

D'abord, la liberté, verrons-nous plus loin, part d'un principe négatif. Dès lors, la proposition précédente, positivement, peut s'énoncer : « La non-autorité de soi est limitée par la non-autorité des autres. » Pareillement, on peut dire : « L'autorité de soi est limitée par celle des autres, » etc.. Mais si la liberté des autres s'exagère jusqu'à la licence, la mienne se trouve offensée, comprimée, abolie ? Si, au contraire, j'ai le pouvoir d'exagérer ma liberté jusqu'à la licence, la proposition se renverse : « La liberté des autres est limitée par la liberté de soi ? Maintenant, si je décide de renoncer à ma liberté, ou bien si la liberté des autres consent à abdiquer, que deviendra notre situation respective ? La liberté des autres sera-t-elle limitée par la mienne ? La mienne par celle des autres ?

Dans les deux premiers cas, tout au moins, l'harmonie sera compromise, l'équilibre rompu ; la rédaction ne vaut plus. Dans les deux derniers, la latitude du texte laissera l'impression d'une solution de continuité, d'un vide qui ne sauraient exister dans l'espace continu de la liberté.

</

moins aux non-bénéficiaires, que l'autorité que nous exerçons sur nos semblables et les avantages exceptionnels que nous retirons — d'une situation privilégiée ne sont que des abus de la force et de la duplicité et n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle la justice et le droit.

Pour s'en convaincre, il suffit de scruter le mobile de nos sentiments et d'analyser la cause intime de nos actes.

On parle sans cesse de dévouement, d'héroïsme. Certes il en existe des exemples, peut-être même plus nombreux qu'on ne le croit communément ; mais ces sacrifices de notre intérêt ce renoncement à notre personnalité (nous parlons, bien entendu, du dévouement véritable, non simulé, absolument gratuit et sans arrière-pensée) ne sont, en somme, qu'à l'état d'exception au point de vue social et si l'héroïsme individuel accompli dans ces conditions est profitable à certains individus ou même des collectivités partielles, il est et doit être, en général, contraire à l'intérêt du plus grand nombre.

Il est, en effet, de toute évidence que toute mesure tendant à favoriser une fraction de la société ne peut être prise qu'au détriment des autres fractions. C'est ce qui fait que les sociétés ou groupements partiels, utiles aux membres qui y sont affiliés, sont nécessairement contraires à l'intérêt général.

Ainsi les gouvernements, les grandes compagnies assurent des moyens fixes d'existence et des retraites à leurs agents.

Or qui paie ces avantages exceptionnels si non la masse de ceux qui, n'ayant pas de salaire assure ni de pension sur leurs vingt jours et qui dans la période de leur activité non seulement doivent trouver le moyen de se sustenter eux-mêmes, mais encore sont obligés de prélever sur leur propre subsistance la partie d'impôts qui servira à garantir à d'autres les avantages exceptionnels dont eux-mêmes sont sevrés ?

Il en est de cela comme des ouvriers du bâtiment qui réclament pour leurs corporations une diminution d'heures de travail et une augmentation de salaire pour l'exécution des travaux nationaux, départementaux ou communaux.

Chacune de ces corporations a mille fois raison à son point de vue particulier et aucun de leurs membres ne saurait être blâmé de chercher à améliorer ses moyens d'existence ; mais comme ces divers travaux publics sont exécutés aux frais de la masse, il s'ensuit que ces ouvriers spéciaux réclament pour eux un privilège et que cet accroissement relatif de bien-être pour eux se traduit par une aggravation de misère pour ceux qui sont contraints de leur assurer des avantages exceptionnels.

Voici un dilemme dont on ne saurait sortir.

Maintenant il faut bien reconnaître que le dévouement et l'héroïsme ont des limites et qu'on trouvera difficilement des civilisés disposés à sacrifier tous les avantages que leur assure leur état de progrès relatif pour améliorer l'état des peuplades dont ils souçoignent, à peine, les besoins.

Quant à ce qu'on entend généralement par dévouement ou héroïsme (sauf les exceptions relatives ci-dessus) nous ne savons que trop que l'on dépèse trop souvent sous ces vocables, les actes accomplis par les mobiles les plus atroces, les plus ignobles et les plus vils.

D'ailleurs, tel individu taré peut accomplir un ou plusieurs actes héroïques. L'être le plus ignoble sous tous les rapports, peut monter le premier à l'assaut d'un fort ou avoir une attitude correcte sur le terrain d'un duel (affaire d'habitude, de tempérament, de protestion ou d'entraînement).

Le bandit le plus infâme, un voleur de profession pourra se montrer quelquefois le meilleur des fils, des époux ou des pères.

Lorsqu'on serre de plus près l'argumentation et que l'on consent (ce qui est bien difficile et presque impossible pour le plus grand nombre) à abdiquer ses préjugés de naissance, de famille, de nationalité, de classe, de profession, à ne pas tenir compte de son intérêt privé (fortune ou gloire) à faire littéraire et abnégation de ses passions, de ses rivalités, en un mot de tout ce qui peut constituer pour nous un avantage personnel à quelque point de vue qu'on se place, on acquiert bientôt la preuve que, tout tant que nous sommes (pauvres ou riches, ignorants ou savants, sauvages ou civilisés, infirmes ou valides, jeunes ou vieux) nous ne sommes que des égoïstes et que, sous ce rapport, nous ne différons entre nous que du plus au moins et par des nuances qui résultent uniquement de nos habitudes, de notre éducation, de notre caractère, de notre tempérament et du milieu ambiant.

Si l'on en doutait, la constatation des faits les plus ordinaires de la vie courante suffirait pour nous en convaincre. Quelle est la mère la plus tendre que l'on puisse imaginer qui, s'il survient une épidémie, ne préférerait pas voir s'anéantir les enfants de toutes les autres mères plutôt que de voir succomber les siens ?

Quel est le riche qui, de gaieté de cœur, renoncera volontairement à tous les avantages de la fortune, pour courir le risque non pas seulement des inconvenients de la pauvreté, mais surtout de subir toutes les humiliations de la misère, toutes les privations, toutes les souffrances qu'elle impose (incapacités et infirmités) ?

Quel est l'homme instruit qui consentira à ne pas disposer d'une minute pour penser, à subir les injures, les insultes, les mauvais traitements, le manque de soins, de propreté, la promiscuité avec des mandrins de la pire espèce ?

Comptera-t-on beaucoup de rentiers, d'artistes, de savants obligés de renoncer à exercer leur intelligence et leur dextérité qui sont la vie même, pour ne s'occuper que de travaux abruptissants ou insipides, en voyant leur libre arbitre perpétuellement anéanti par la volonté d'autrui ?

Non. — Un employé, même médiocrement rétribué, ne tiendra pas à devenir couveur, fumiste ou casseur de pierres. Un ouvrier des métiers de luxe ne voudra pas exercer un métier bruyant, sale et pénible.

De même on ne verra pas beaucoup de gens qui éprouvent une vocation prononcée pour les métiers insalubres et répugnantes, tels que les égoutiers, les vidangeurs et les croque-morts.

Il faut nous dépouiller de toute hypocrisie et nous voir tels que nous sommes.

Le sens des mots varie suivant la situation sociale de ceux qui l'occupent ; le juste et l'injuste ont souvent une signification contraire à celle de la grammaire.

Chacun ne juge des choses que d'après l'effet qu'il en ressent lui-même, sans se soucier de ce qu'en pensent les autres.

Les tyrans eux-mêmes, les oppresseurs emploient ces expressions qui n'ont pas pour eux la même signification que leur attribuent leurs sujets.

Les despotes appellent injuste tout acte susceptible de limiter leur autorité ou leurs capacités.

Des rivaux d'amour, d'intérêt ou d'ambition seront sans pitié pour leurs concurrents ; s'il se déterminent à se relâcher de leur rigueur à leur égard, c'est lorsqu'ils auront acquis la certitude de leur anéantissement ou tout au moins de leur impuissance absolue.

Leur vengeance ne désarmera pas tant qu'ils croiront l'adversaire capable de lutter contre eux.

La capacité, le mérite, les qualités, loin d'être un titre à leur indulgence, contribueront au contraire à accroître leur haine et leur animosité.

En dehors de la parade pour la galerie, il y a peu d'actes de générosité véritable.

Que doit-on conclure de ce qui précède ? C'est que les hommes se valent tous à peu de chose près, tour à tour vicieux ou vertueux (quelquefois les deux en même temps), suivant le milieu ambiant, les circonstances et l'intérêt du moment.

Ceci étant admis, y a-t-il donc impossibilité d'établir une entente de façon à détruire les causes d'antagonisme qui ne sont pas la conséquence des lois de la nature ou des propriétés de la matière ?

Les pauvres sont aussi vicieux que les riches et réciprocement ; la preuve, c'est que lorsque la fortune change de face, ils adoptent, les uns comme les autres, les habitudes inhérentes à leur nouvelle situation.

Dans ces conditions, comment l'accord se produira-t-il ?

Les privilégiés (gouvernants, capitalistes, etc.) n'abandonneront jamais de bonne grâce les avantages dont ils sont nantis ou ne les céderont qu'en raison des circonstances, c'est-à-dire lorsqu'ils risqueront de tout perdre en résistant : semblables au navigateur qui jette par-dessus bord tout ou partie de la cargaison pour sauver la vie de l'équipage et des passagers.

Les pauvres, de leur côté, malgré leur nombre, sont façonnés à la servitude depuis l'enfance : les salariés de toute nature (ouvriers, employés, commis, clercs, étudiants, professeurs, etc.) sont sous la dépendance immédiate et au jour le jour des chefs ou patrons ; de plus, ils sont encore divisés entre eux par les classes, suivant une hiérarchie, sans compter ceux qui sont rivés à la discipline militaire.

Comment donc sortir de cette situation ambiguë ?

Les privilégiés n'ont en perspective que la force ou la ruse ; les opprimés, que la servitude ou la honte ; et encore, en cas de révolution triomphante, les prolétaires ont à compter avec l'astuce des nouveaux chefs qui, défenseurs provisoires du pouvoir, essaient de s'y maintenir par tous les moyens.

Quelle utilité y a-t-il à ce qu'il y ait tant d'infirmités qui souffrent sans l'avoir mérité ?

Les plus clairvoyants parmi les oppresseurs qui, au fond, sont fort indifférents à la question, se disent :

« Où, sans doute, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes : la révolution est inévitable à un moment donné ; mais pourrons-nous abandonner le certain pour l'inconnu ? Si nous étions sûrs du lendemain, du triomphe complet de la raison, de la justice, et que la partie de nos capitaux, de nos privilégiés et de notre autorité fut compensée par des équivalents d'une autre espèce, nous prendrions volontiers nous-mêmes l'initiative des mesures révolutionnaires ; mais, comme nous ne sommes sûrs de rien, que le peuple se laisse amuser par des babioles et que la révolution peut se faire uniquement au profit d'anciens prolétaires transformés en bourgeois, nous ne tenons pas à courir des risques inutiles et à travailler inconsciemment pour de nouveaux maîtres qui ne vaudront pas mieux que leurs prédécesseurs, qui ne nous donneront rien en échange de ce qu'ils nous auront fait perdre et nous réduiront à l'état de prolétaires aussi malheureux que les anciens.

« Alors, pourquoi changer ce qui existe ? Attendons les événements, d'autant plus que nous avons les moyens de patienter. Lorsque la Révolution se levera pour tout de bon, nous serons les premiers à saluer son avènement, mais au moins, elle ne nous aura coûté aucun sacrifice.

« Egoïsme ! soit, mais égoïsme intelligent ! Tel est le raisonnement des moins corrompus parmi les bourgeois.

En présence de cette situation, qui est conforme au véritable état des choses, il reste à déterminer quelle doit être la ligne de conduite des amis sincères de l'humanité, en expliquant les obstacles qu'ils devront surmonter et les dangers qu'ils auront à courir pour assurer l'affranchissement intégral et le bonheur commun.

Atome

JUSTICE EXPÉDITIVE

Les soldats russes sont partisans de l'action directe. Ils viennent de le montrer récemment à Wilna.

Un régiment caserné dans cette ville avait à se plaindre de son colonel. Les soldats s'assemblèrent et condamnèrent à mort ledit colonel, qui, le lendemain, durant les exercices, fut exécuté par l'un de ses subordonnés, cela aux applaudissements de tous ses camarades.

Peut m'importe de connaître le motif de la condamnation du colonel. Je constate un fait : des hommes sont victimes d'un de leurs chefs. Deux moyens s'offrent à eux. L'un, le moins pratique pour qui connaît le régime social russe, est de porter plainte à l'autorité supérieure. L'autre, mieux efficace, consiste à supprimer la cause de leur misère avec leur auteur.

C'est à ce dernier parti que ce sont arrêtés les soldats du régiment en question.

Encore que je ne veuille point juger de la chose, je puis, néanmoins, dire combien meilleure qu'une enquête est une solution du genre de celle à laquelle se sont arrêtés les militaires russes.

En France, en pareil cas, on se contente de pleurer dans le gilet de ligues plus ou moins de défense du soldat ou des droits de l'homme. Ce qui est insuffisant.

Noël Paria.

LIVRES ET REVUES

Le Pacte (1). — De même que pour *Amants en révolte*, son précédent ouvrage, Jacques Saurel choisit, pour le *Pacte*, un couple exceptionnel, un couple épris d'idéal mêlant aux embrassements voluptueux, aux tendresses éperdues, un rare esprit de discussion, une céréalité ardente, toujours en quête d'idées neuves et fortes.

« Le spasme est fait d'esprit et de sang ; n'en abusez pas », crayonna sur le mur d'un *buen retiro* montmartrois quelque obscur penseur. Voilà un sage avis dont souriraient dédaigneusement les héros de Saurel. Combien ils ont raison. L'heure vitale est si vite écoulée que c'est duperie de ne pas vivre à toute heure aussi intensément que faire se peut.

Au milieu de la nature en fête, émus de la

joie qui émane de toutes choses et d'eux-mêmes, Sartor et Pierrette se confient le secret de leur liaison, leurs rancœurs.

Lui, meurtri, dès sa plus tendre enfance, garde rancune à la société dont il fait de judicieuses critiques. Il ne veut pas se soumettre au travail d'aujourd'hui qu'il trouve « déprimant, abrutissant, dépravé ». Avec une orgueilleuse franchise il avoue à sa compagne sa volonté et sa révolte. Il vit en marge des codes : il est cambrioleur, escroc, bandit ! Attaché à la vie par toutes les fibres de son organisme, il la conquiert comme il peut, avec les armes qui sont à sa portée. El, quand, traqué de toutes parts par la meute hurlante des « gens honnêtes », il voit sa vie ou sa liberté en péril, il n'hésite pas à frapper. Ce puissant instinctif, qui, conscient de son droit à la vie, exige sa part de bonheur entière, n'est pas, cependant, le « bête » intégrale. Sa morale n'est pas celle des loups. Il conçoit bien le sentiment, il n'est pas inaccessible à la bonté. L'individualisme de Nietzsche et de Stirner implacable envers les faibles, lui semble excessif et cruel. Profond panthéiste, les victimes des rouages sociaux lui sont sympathiques au même titre que les plantes et les animaux. Dans la mesure de ses forces, il collabore à l'œuvre d'émancation humaine.

Dans ses ratifications fécondées en idées justes, il profère souvent des aphorismes définitifs. D'Isert, il ne va pas sans exposer certains truismes comme : « L'oiseau en liberté est mieux qu'en cage dorée. » Erudit, il cite la belle phrase de Cicéron : « Une société sans justice nourrit dans son sein ses propres germes de mort » qui me fait songer, par association d'idées, à la phrase non moins belle du merveilleux écrivain, du subtil et subversif penseur qu'est Anatole France : « Toute société dont les organes ne correspondent plus aux fonctions pour lesquelles ils ont été créés, et dont les membres ne sont point nourris en raison du travail utile qu'ils produisent, meurt. »

Sa compagne, timorée, s'effarouche d'un langage aussi nouveau pour elle, mais elle ne tarde point à subir l'ascendant des grandes idées que l'« aimé » lui exprime, verbeusement. Subjuguée par son éloquence persuasive, elle narre à son tour les péripéties de sa vie et les échecs de sa pensée. Compréhensive enfin, elle sera à la hauteur des circonstances. Elle saura vaincre ses dernières pulsions. Dans une étreinte passionnée, ils scellent le pacte qui les unit dans le mépris de la Loi et des Préjugés sociaux.

Ecrit en un style tumultueux et heurté, où transparaît l'origine méridionale de l'auteur, un style en conformité avec la vie complexe, la nature luxuriante, l'amour incroyable et divin, ce livre est, de plus, une œuvre courageuse et hautaine, dédaigneuse des petites honnêtetés conventionnelles, flagellatrice d'un monde d'hypocrisie, de contraintes et de laideurs, où succombe l'individualité humaine.

Aucun écrivain, si c'est n'est Darien, dans le *Voleur* (et encore n'est-il pas allé aussi loin) n'a osé soutenir une thèse aussi audacieuse (2).

Emportement de style, propos rabelaisiens, crudité d'expression à faire rougir la rosière de Montmartre, voisinent avec des passages d'un lyrisme exacerbé. Fleurette bleue et comiques, rien ne manque à ce sacré petit bouquin.

Le *Pacte* plaît aux âmes tendres et sentimentales, car il est écrit sous une forme poétique propre à les émouvoir.

Le dessinateur R. Pichot a illustré l'ouvrage de Saurel par deux amants synthétiques, aux traits joliment expressifs.

En Révolte (3), tel est le titre d'un recueil de vers qui sonnent allègrement et séduisent par la jeunesse et l'enthousiasme qui s'en dégagent.

Le poète s'est inspiré au spectacle hideux des lâchetés et des injustices. Tels de ses vers n'auraient pas l'heure de plaire au commandant A. Hubault :

*Les yeux illuminés d'aurore
Nous donnons les derniers assauts
A tous les bagnes que décort
L'ombre sanglante des drapeaux.*

Nicolai chante la vie libre :

*Les harnais sont trop lourds à nos fronts de [vingt ans]
Nous avons déchiré le frein qui nous musèle
Et nous avons brisé le mors entre les dents.*

Individualiste et iconoclaste, il le proclame aristocratiquement :

*Et nous nous sommes faits législateurs et rois
Ayant pour tribunal le moi blasphematoire.*

Il y a de la mélancolie et du deuil dans *Sunt lacrymos et Douleur. Au bord de la Mer* est d'inspiration baudelaire :

*Oh ! bercez-moi longtemps, bercez mon âme [assez],
Vox sinistre des flots qui poussent dans l'espace
Des cris pareils aux cris des coeurs inassouvis,
Flots des mers dont la lutte héroïque et tenace
Rappelle le combat des poètes maudits.*

Les beaux vers abondent dans ce livre de début. Je ferai en terminant un léger reproche à l'auteur. Une de ses poésies est consacrée à celle qu'il nomme sa « Muse plébéienne ». Ces deux mots me paraissent fâcheusement accoplés. La pliée ne saurait évoquer que des choses vulgaires et ennuyeuses, réfractaires à la poésie.

Fernand DESPRES.

La séparation des Eglises et de l'Etat en 1794. — Dans les deux cent quatre-vingt pages de ce livre, l'auteur, M. Edme Champion, s'est efforcé de démontrer qu'au lendemain du grand cataclysme de 93, les masses populaires étaient loin d'être débarrassées des sottises religieuses. Même dans les centres où les cahiers élaborés demandaient le non-paiement des pr

née. Elle a monté la rue Vital-Carles et a descendu le cours de l'Intendance. A mi-chemin, un premier barrage, composé de quelques agents, a été aussitôt débordé, et les manifestants se sont dirigés au pas de course vers la place de la Comédie.

Sur le cours du Chapeau-Rouge, un nouveau barrage, plus important, arrêta les manifestants; ceux-ci ont contourné le Grand-Théâtre et ont été de nouveau arrêtés par la police.

A ce moment, quelques bagarres se sont produites. Le chef de la Sûreté s'est coint de son écharpe. Les manifestants se sont répandus sur la place de la Comédie et les allées de Tourny, tout en chantant l'*Internationale* et en consignant les bureaux de placement.

Dans la rue Voltaire, les manifestants se sont rendus devant un bureau de placement et ont lancé des projectiles dans sa devanture.

FIRMINY. — Le camarade Yvetot a fait hier, dans la grande salle de la mairie, une très belle conférence, où il a traité plus spécialement de cette lèpre qu'est le militarisme et de la nécessité qu'il y a pour nous de le combattre pour préparer notre émancipation. Dans quelques phrases bien senties, il a fait appel aux pères et mères de famille pour qu'à l'avenir ils surveillent davantage l'éducation de leurs enfants et qu'au lieu de leur inculquer des idées de haine et de vengeance contre nos frères du dehors, ce soient au contraire des idées d'humanité et de justice qu'ils leur mettent au cœur. Mais surtout, ne pas se faire les chiens de garde du capital dans les conflits qui mettent aux prises patrons ou ouvriers.

Après quelques autres vérités sur l'alcoolisme, le cléricalisme et le parlementarisme, l'orateur a fait comprendre aux travailleurs qu'ils n'avaient rien à attendre que d'eux-mêmes et qu'ils n'auraient que ce qu'ils sauraient exiger. Les nombreux applaudissements qui ont marqué cette péroration donnent à espérer que les ouvriers auront compris notre camarade et qu'ils en retireront quelque profit.

Il est regrettable cependant de constater l'indifférence des travailleurs au point de vue éducatif. Trois cents personnes environ assistaient à cette belle réunion, alors que l'entrée était libre, la salle qui peut contenir 1,200 personnes étant trop petite.

Depuis cette malheureuse date du 1^{er} novembre 1901 où tout le monde ici s'attendait à quelque chose et ne vit rien, on dirait qu'un vent de découragement et de lassitude s'est abattu sur le bassin de la Loire. La grève des mineurs, qui débuta d'une façon magnifique pour finir plutôt piteusement, n'a fait qu'accentuer cet état d'esprit ; de sorte que l'on peut dire que, si l'esprit syndicaliste fait des progrès, ce n'est pas ici, en tout cas. Ici, ce qui prospère actuellement, c'est le jeu de boules... et le cabaret. C'est désolant.

HENIN-LIETARD. — On lit dans le dernier numéro du *Réveil Syndical* les lignes suivantes :

« Puisque Basly-Le Vendu a osé faire l'éloge de son non moins vendu que lui, le porte-graisse Mathe, nous allons prouver par quelques mots jusqu'où ces bandits voudraient pousser leurs actes inhumains, en se faisant les mouchards de la gent capitaliste et militaire.

« Un conscrit ayant déclaré que le devoir d'un travailleur qui est soldat est de ne jamais charger sur ses frères de misère en révolte pour leur pain, le sinistre Mathe répondit : « Je sais que tu ne partages plus l'opinion socialiste "jaune" préconisée par nous autres, mais tache de modérer tes expressions et apprends qu'on doit toujours exécuter les ordres de ses chefs. Et si tu persistes dans cette voie, nous n'avons aucune crainte de te signaler à qui de droit pour te faire partir à Biribi. »

« Vous voyez, jeunes camarades, que ces crâpules sont capables de tout ; après avoir trahi leurs frères de travail, ils menacent encore des derniers supplices des brutes galonnées et des tortures de Biribi ceux qui ne veulent plus se laisser conduire par le bout du nez.

« Nous avons donc le droit de démasquer, une fois de plus, ces bandits à l'opinion publique, en criant bien haut : Mathe-Coopérative et Compagnie, vous n'êtes que des pourvoyeurs de geôles militaires. »

Ils sont tout à fait gentils les acolytes à Basly ; dignes du maître, d'ailleurs.

LORIENT. — La gradaille lorientaise n'aime pas qu'on chante l'*Internationale* et elle le fait à bon droit. Dernièrement, un soldat de la troisième

série compagnie des ouvriers d'artillerie navale, qui, sans doute, ne pensait plus que cela déplaîtait à ses chefs, se mit à entonner la chanson défendue.

Cout : quinze jours de prison.

Si le soldat en question au lieu du chant de Poitier eut clamé quelques cantiques, il aurait eu droit à un quart de vin supplémentaire. Mais...

LYON. — Décidément, les crimes de l'autorité n'ont plus de limite. Il y a quelques jours, le malheureux Sauvageon, ex-soldat estropié par l'autorité militaire, a été arrêté à son domicile sans que l'on sache pourquoi ; et, depuis ce jour, il est impossible d'en avoir des nouvelles.

Aurait-on l'intention de le faire crever au fond d'un cachot et faire annoncer ensuite par la presse bien pensante qu'il s'est suicidé dans sa cellule ? C'est une pratique assez courante dont se servent les assassins de l'autorité pour se débarrasser de leurs victimes.

Et on dit qu'il y a une Ligue des droits de l'homme.

SAINT-QUENTIN. — Loizemant, condamné à mort pour un crime qu'il n'a pas commis, vit sa peine commune en celle des travaux forcés à perpétuité. Dernièrement, le président de la République, après un long examen du dossier, a pensé qu'il n'y avait pas de charges suffisantes pour maintenir une condamnation aussi grave. Il l'a réduite à cinq années d'emprisonnement. Ceci, pour permettre à soi avocat et à ses amis de prendre contact avec lui pour préparer son procès en révision qui précédera sa comparution devant de nouveaux juges.

Que de formalités pour reconnaître qu'on a condamné un innocent !

Les crocodiles des palais de justice ne lâchent pas facilement leur proie.

ITALIE

Dans les sphères gouvernementales italiennes, il est de nouveau question du voyage de Nicolas II en Italie.

Le bruit court que le général russe Bogdanovitch, qui est allé à Barlet visiter l'église renfermant le corps de saint Nicolas, aurait affirmé que le tsar viendra en Italie au printemps, probablement à Venise.

Le pendeur n'ose plus aller à Rome. Il est à espérer que les révolutionnaires italiens reprennent leur agitation et que le descendant des Romanoff n'ira pas plus à Venise qu'il n'est allé à Rome.

ESPAGNE

La semaine dernière, des élections municipales ont eu lieu là-bas. Ça ne s'est pas passé dans le calme et la tranquillité. Les monarchistes font des leurs pour empêcher les républicains de triompher. Ceux-ci ne se laissent pas faire.

À cours des journées électorales, des coups ont été échangés, des coups de revolver et de couteau.

Vous direz que cela n'en vaut pas la peine. C'est vrai, au point de vue théorique. Mais il faut tenir compte que l'Espagne est très arrêtée — 11 millions d'Espagnols ne savent pas lire — et que, par conséquent, les idées républicaines y sont considérées comme un progrès.

BELGIQUE

Il paraît à Liège un organe anarchiste hebdomadaire : *l'Insurgé*. Abonnements pour la Belgique et ailleurs, trois mois : 1 fr. 25 ; six mois, 2 fr. 50. On peut payer l'abonnement en timbres-poste. Il n'est pas fait de renouvellement à l'extérieur. S'adresser à Thonar, 41, rue des Glacis, Liège.

l'Insurgé édite des *Affiches de propagande*, format raisin. Prix franc 15 centimes l'exemplaire timbré, non timbré 0,07 centimes.

Les lecteurs du *Libertaire* habitant la Belgique peuvent s'y abonner en s'adressant à *l'Insurgé*, 41, rue des Glacis, Liège.

COMMUNICATIONS

Nous prions instantanément les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI MATIN AU PLUS TARD.

L'Education libre du III^e, 26, rue Chapon. — Souscription permanente à la 2^e brochure à distribuer : *l'Absurdité de la Politique*, de Paraf-

Javal, 8 pages avec couverture illustrée à 1 fr. le cent, port en plus. Une circulaire détaillée est envoyée à tous ceux qui en font la demande.

L'Education libertaire du XIII^e. — Samedi 14 novembre, à 8 h. 30, 215, boulevard de la Gare, grande fête familiale, conférence par Libertad : Comment agir pour faire un monde meilleur. Concert avec le concours des poètes-chansonniers révolutionnaires, des camarades Delsol, Chamblé, Henrion, Mme Réval, Le Père Lapurge, etc. Vestiaire obligatoire, 25 centimes.

Jeunesse libertaire du V^e, 76, rue Mouffetard. — Jeudi 19 novembre, à 8 h. 30, causerie par le camarade Michel Fraussen sur la propagande abstentionniste.

Régénération, section des XI^e et XII^e, cité d'An-goulême. — Mercredi 18 novembre, à 8 h. 30, causerie de Paraf-Javal sur *Pascal et l'Esprit géométrique*.

Iconoclastes de Montmartre, 65, rue Clignancourt. — Lundi 16 novembre, à 8 h. 30, lecture et discussion de la deuxième déclaration d'E-tévant.

École d'anthropologie, 15, rue de l'Ecole de Médecine, Paris. — Lundi à 5 heures, Papillant : *Anthropologie anatomique* ; mardi, à 4 heures, André Letevre : *Ethnographie et linguistique* ; mercredi, à 5 heures, Georges Hervé : *Ethnologie* ; mercredi, à 4 heures, A. de Mortillet : *Technologie ethnographique* ; à 5 heures, Mahoudeau : *Anthropologie zoologique* ; vendredi, à 4 heures, Franz Schrader : *Géographie anthropologie* ; à 5 heures, Manouvrier : *Anthropologie physiologique* ; samedi, à 4 heures, Capitan : *Anthropologie pléiotypique* ; à 5 heures, Zaborewski : *Ethnographie*.

COLONIE COMMUNISTE. — *Le Milieu libre*.

Dimanche, 15 courant, à 9 heures du soir au nouveau local, 43, rue de Saintonge, réunion de tous les adhérents. Causerie du camarade G. Butaud sur le mouvement de la Colonie depuis huit mois. Appel aux contradicteurs.

Nous rappelons que les commandes de chaussures se font à la réunion et pour les vêtements chez le camarade Louis, 12, rue Richomme.

Le camarade Roussel, 82, rue de Belleville, 20^e, prévient les camarades, organisations, groupements, qu'il tient à leur disposition, moyennant 2 fr. 50 le cent, port en sus, des numéros du *Réveil de l'Esclave*, spécialement rédigé en vue du prochain départ de la classe.

L'Action Théâtrale. — Groupe artistique de la Rive Gauche. Vendredi à 8 h. 30, rue Mouffetard, répétitions, Mariage d'Argent, Victoire et Conquête et petit voyage.

L'Action Théâtrale met à la disposition des groupes, Syndicats et Coopératives, pianiste et orchestre pour bal et concert. Envoyer la correspondance au camarade Sandrin, 11, impasse Courte-de-Vey, Paris, XIV^e.

Coopérative communiste. — Jeudi, 19 novembre, à 9 heures du soir, rue François-Miron, 68, dans la cour à droite à l'entresol, réunion des coopérateurs. — Commandes et distribution des produits. — Causerie par un camarade. — Les adhérents du « *Milieu Libre* » sont priés d'assister à cette réunion. — Adhésions et souscriptions Métropolitaine, station Saint-Paul.

Dimanche 22 novembre, à 2 heures de l'après-midi, salle de la Coopération des Idées, 157, faubourg Antoine, grande fête familiale au profit de la Coopérative : *Coopératives et Colonies communautaires*, par Daude, Bancel et G. Butaud.

Avec le concours des camarades Paillette, Galilée, Buffalo, Régina, La Purge, Nicolai, Mouret, Frédéric, Chamblé, Bernard, Rioms, Sauvain, Garoin, Carlus, Valéry, etc.

Entrée : 30 centimes.

LYON. — Proche est le départ de la classe. Dans quelques jours, ceux qui, aujourd'hui, traînaient encore à l'usine ou besognent aux

champs, seront, demain, les tristes hôtes de la caserne.

Il importe de saisir la dernière occasion que nous avons d'instruire au grand jour, ceux qui ne savent point. Il est utile, d'autre part, que ceux qui comprennent et ne vont au régiment qu'à regret, malgré eux pourraient-on dire, puissent protester hautement contre l'impôt du sang.

Dans ce double but d'enseignement et de protestation, la Fédération Anti-Militariste du Sud-Est, organise, pour samedi 7 novembre, à la Bourse du Travail, 39, cours Moranç, et sous les auspices de celle-ci, une conférence publique et contradictoire.

En cette conférence Urbain Gohier traitera le sujet : *A bas la Caserne* !

— Dimanche, 22 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale par le groupe « *Géminal* », salé Chambrande, 26 rue Paul Bert. Causerie sur la microbiologie par un camarade.

LORIENT. — Café Bretón, rue des Colonies, réunion des camarades, dimanche à 9 heures du matin. Les lecteurs du « *Libertaire* » y sont conviés.

NIMES. — Groupe des Etudes économiques libertaires. — Les camarades qui sont en possession de livres, brochures, volumes, etc., sont priés de les rapporter mardi, jeudi, samedi, de 8 heures à 10 heures du soir, au groupe. Le camarade Sabatier s'occupant de la bibliothèque, pourra ainsi les inventorier pour les cataloguer ensuite.

De même les camarades sont avertis que, dès à présent, les volumes seront à leur disposition tous les mardis, jeudis et samedis. Nous comptons sur la bonne volonté des camarades pour se conformer à cette communication.

LIMOGES. — Il est rappelé aux camarades qui souscrivent pour le local, qu'une réunion aura lieu à cet effet, samedi 14, chez Dumas, rue Adrienne Dubouché.

MARSEILLE. — *Le Milieu libre de Provence*. — Dimanche, réunion générale de tous les adhérents et partisans du communisme expérimental. Nouvelles adhésions et souscriptions. Causerie par divers camarades. Questions professionnelles. Jeudi, 19 octobre, à 9 heures du soir, grande discussion publique et contradictoire, donnée spécialement pour les camarades. Nous adressons un pressant appel à tous les partisans et adversaires, pour qu'en nombré ils assistent à cette importante réunion. A. Berrier, J. Potigny, Merle, ainsi que d'autres camarades, sont déjà inscrits. — Siège du groupe : Allées de Melhan, 34.

GRENOBLE. — Bibliothèque d'Etudes libres. — Tous les camarades détenteurs de livres à la bibliothèque, sont instamment priés de les rapporter chez le camarade Guinet, rue Saint-Laurent, 69, pour en faire le recensement, d'abord, et ensuite faire relier ceux qui ne le sont pas.

Nous voudrions qu'à l'avenir, on mette un peu plus de diligence à rapporter les volumes, à seule fin que tous puissent lire.

— Réunion des camarades, pour le samedi 14 courant, à 8 h. 1/2, café Rosset, rue Pasteur.

PETITE CORRESPONDANCE

Faure, à Avignon. — Merci de ton envoi. Cela nous étonne, car Sabria nous a toujours parlé d'un camarade. Mais, après la note signée de lui dans le canard que tu nous a envoyé, nous ne doutons plus. C'est un jaune. Avis aux camarades du Midi qui pourraient avoir affaire à lui.

Julius Frère. — Impossible de satisfaire à votre demande, car alors...

Ripet, à Saint-Junien. — Vous ne savez pas lire, ou vous ne comprenez pas ce que vous lisez. L'articulé dont vous parlez est d'un camarade, et, contrairement à ce que vous dites, il n'est pas du tout désagréable aux anarchistes. C'est de l'ironie contre les gendarmes. Relisez, d'ailleurs.

Galilée Palla est prié de faire savoir au *Libertaire* s'il est toujours à Pantallera.

Des camarades de Tulle, de Brives et d'Argentat, sont priés d'entrer en relations avec Antoine Antignac. Ecrire 29, rue Pierre-Noguet, Bourdeau.

Demeyère, Bruxelles. — Ce que vous demandez n'est pas édité en brochures.

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER		
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Dessalle)	3	3 50
L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de		